

## Chapitre 1 : La disparition

Quelque chose en moi avait craqué ce soir-là. La scène semblait sortir tout droit d'un roman noir. C'était une nuit d'automne. Le ciel déversait sur Paris une de ces pluies glacées dont il a le secret. L'homme et moi nous regardions droit dans les yeux mais les siens ne voyaient plus rien depuis longtemps. Il s'appelait Joseph Smart mais je lui avais donné le surnom de Joe l'Indien tant à cause de son physique que de son caractère taciturne. Physiquement, il rappelait le Joe l'Indien de la vieille série d'animation Tom Sawyer.

Joseph m'avait appelé une heure plus tôt pour me demander de le rejoindre dans cette rue déserte de la banlieue parisienne. Il m'avait juste donné l'adresse en précisant que c'était urgent.

La rue en question était une impasse peu fréquentée. Un endroit sinistre en perspective mais où la présence de Joe n'était pas surprenante. Les emmerdements faisaient partie de la nature de cet homme, imbu de justice à un degré tel qu'il pensait devoir intervenir à chaque fois que quelqu'un était opprimé. Il avait l'avantage d'être financièrement aisé, ce qui facilitait l'assouvissement de cet idéal qui aurait relevé du pur fantasme autrement.

(...)

J'eus la vision d'un homme à la peau basanée, presque comme celle de Joseph. Il était tout de blanc vêtu et me souriait en me tendant la main. Il avait une barbe bien fournie qui le faisait ressembler à un Victor Hugo exotique habillé en ange. Je refusai de tout mon être de m'approcher de lui et pourtant il m'attirait comme un aimant. Aussi brusquement qu'il était apparu, il s'estompa. Petit à petit, mes sens me revinrent et je pus distinguer que c'était mon ami qui était agenouillé là.

Je me rapprochai, le pris dans mes bras. Son pouls s'était arrêté. Il ne respirait plus depuis un moment. Pourtant, son corps était encore chaud, comme s'il était en vie. Je le pris dans mes bras pendant un bon quart d'heure, pleurant toutes les larmes de mon corps avant de le poser contre le mur pour réfléchir sur ce qui s'était passé.

Au bout d'un moment, je renonçai. Un mal de tête terrible m'empêchait de réfléchir. Malgré tout, je pouvais encore appeler la police. Je pris mon portable et voulus composer le numéro avant de me raviser. La batterie était complètement à plat. Je laissai tomber en cherchant fébrilement une cabine des yeux. Il n'y en avait pas.

C'est alors qu'une idée me vint : aller chercher Antonio, le seul ami de Joe. Il saurait quoi faire. Il a toujours une solution.

La tristesse dominait ma peur. Un mort dans un quartier sinistre, ce n'était pas exactement le genre d'expérience qu'une jeune parisienne ordinaire avait coutume de vivre. Encore moins quand ce mort était l'homme pour lequel son cœur battait. Seule avec ma douleur, je me dirigeai vers le 16<sup>ème</sup> arrondissement.

Une fois chez Toni, je lui relatai l'histoire sans piper mot de mon étrange vision. Nous sautâmes dans sa voiture pour nous faufiler entre les rues d'un Paris que je dévisageais avec les yeux de mon humeur : triste, gris, morbide. Quelques minutes plus tard, nous nous tenions à l'endroit où je me trouvais un peu plus tôt dans la soirée, pétrifiés de surprise : la place était vide ! Plus aucune trace de Joe.

« Ça ne peut pas être possible. Quelqu'un a volé le corps ! », dis-je à Toni. Ce dernier posa sur moi un regard sceptique puis entama une inspection méticuleuse des lieux. Mais il déchantait vite, l'endroit était dénué de tout indice d'une quelconque présence récente.

Antonio se tourna vers l'imposant immeuble voisin. Le bâtiment avait toutes ses fenêtres tournées vers notre emplacement. Malheureusement, c'était un vieil immeuble en ruines qui n'était plus habité depuis belle lurette. Il fallait se rendre à l'évidence : il n'y avait personne pour appuyer mon point de vue. Après quelques tours à pied nos doutes se confirmèrent : il n'y avait pas âme qui vive dans les parages.

Une fois dans la voiture, le lourd silence qui s'installa confirma ce que je soupçonnais : Toni pensait que j'avais halluciné. Son agacement était palpable même s'il se retenait, à cet instant, de dire ce qu'il pensait.

Nous dépassâmes des vieux bâtiments désaffectés. Le quartier était une ancienne zone industrielle que la crise économique avait ruinée.

Il ne roula pas un kilomètre quand je lui tapotai le bras : "Stop!".

Toni écrasa le frein instantanément. La voiture émit un crissement strident tandis que le train arrière dérapait renversant une poubelle au passage.

"Regarde !", lui dis-je.

Un homme, selon toute vraisemblance un SDF, titubait, ivre, vers une destination incertaine. Au départ, j'eus l'impression qu'il était aveugle avant de deviner que c'était l'alcool qui guidait ses pas. Il portait des vêtements en loques sous un immense manteau de laine, déchiré sur le côté. Bien que ce dernier fût de couleur sombre, on pouvait deviner qu'il avait été clair jadis, beige peut-être.

L'ivrogne traînait derrière lui un sac de voyages à roulettes qui devait faire

partie des premiers spécimens du genre. Sous son bras gauche était coincée une bouteille de gin bien entamée tandis que sa main droite tirait tant bien que mal son bagage triste et poussiéreux. Ses brodequins, aussi béants que son sourire édenté, dégageaient une puanteur d'anthologie. De toutes manières, il puait à cent mètres à la ronde.

Bien entendu, rien de tout cela ne justifiait qu'on s'attarde sur son cas, sauf un seul détail : autour de son cou était noué, tel un foulard, l'écharpe que Joe portait quelques minutes plus tôt. L'objet était neuf et faisait fausse note dans l'allure générale du clochard, comme une guirlande parfumée décorant un sapin d'immondices. Un chien famélique trottait à ses côtés. Il paraissait aussi ivre que son maître, mais de faim. Son pas était indécis et sa maigreur faisait pitié à voir.

De toute évidence, ce clochard était la dernière personne à avoir vu Joe. Nous nous précipitâmes vers lui en retenant nos souffles. L'homme s'arrêta et nous regarda d'un air étonné puis son regard s'arrêta sur moi, comme ébloui. "Tudiou! T'es d'toute beauté ma biche", souffla-t-il en me jetant son haleine empestant l'alcool en pleine figure.

La barbe qui lui mangeait les trois-quarts du visage s'ouvrit de manière démesurée pour découvrir une cavité baveuse. Il riait. "T'es d'accord avec moi Rambo que c'te petite est bien foutue. Je lui aurais fait goûter un bon morceau de queue si j'avais encore ma fougue d'antan. Eh ! Toi le nain africain, qu'est-ce t'as à me regarder comme ça?", dit-il à l'adresse de Toni. Pour toute réponse, Rambo se cacha derrière son maître conscient que sa maigre constitution ne lui permettait aucun affrontement physique.

"Monsieur, comment avez-vous eu cette écharpe? " lui demandai-je en essayant de garder mon calme. Il se gratta la tête en réfléchissant comme si ma question était d'ordre métaphysique. Toni perdit patience et lui empoigna le col des deux mains: "Ce foulard, monsieur, vous avez vu son propriétaire?"

- Pas touche! Il est à moi, ils me l'ont donné.

- Qui ça ils? demandai-je.

- Ben, les anges qui ont emporté le mort, tudiou. Ils m'ont lancé le foulard avant de s'barrer. Oui, garde-le, qu'ils m'ont dit. Il en aura pas besoin là haut notre type, qu'ils m'ont dit. Hé hé hé. Tu m'étonnes qu'il en aura pas besoin.

- Et celui à qui appartenait le foulard, il était dans quel état?

- Bien habillé, n'est-ce pas Rambo.

- Était-il vivant? Insistai-je.

- Tu rigoles, beauté. Plus mort que lui, y a pas. Mais il marchait. Avec les anges. Merde, un mort qui marche. J'aurais tout vu. Tudiou, vous voulez me foutre la paix maintenant? Dis à ton nain que Rambo et moi allons finir par nous énerver.

---

Finalement, nous le laissâmes partir. Je ne sais pas ce qui nous avait pris de faire cela. Avec le recul, je doute que ce fut une bonne décision. Nous nous étions résignés à nous rendre au poste de police pour parler de cette étrange disparition. Mais là encore, notre démarche ne fut guère plus concluante. L'inspecteur qui nous avait reçus ne nous cacha pas qu'il n'avait pas de temps à perdre avec des « histoires rocambolesques » selon ses propres mots.

Je me rappelle encore de la scène avec une acuité mordante.

L'agent qui nous avait accueillis dans son bureau n'était pas loin de l'âge de la retraite. Il nous avait écoutés poliment avec un sourire compréhensif. Une cigarette se consumait sur le cendrier qui se trouvait à côté de sa main gauche sur le bureau. Sa cravate défaits pendait négligemment sur son ventre. Une barbe grisonnante de deux jours et des cernes autour des yeux témoignaient d'un gros volume de travail. Entre deux cigarettes, il entreprit de nous rassurer :

- Nous recevons toutes les semaines des dizaines d'alertes de ce genre. Dans quatre-vingt quinze pour cent des cas, les personnes rentrent au bercail en pétant la forme. Votre ami a bien pu vouloir s'éloigner de la ville sans vous avertir.
- Puisque je vous dis que j'ai tâté moi-même son pouls et serré son corps dans mes bras. Quelqu'un est venu chercher son corps le temps que...
- Que vous alliez chercher le monsieur ici présent, au lieu de joindre la police, je sais. Je me souviens aussi que votre téléphone portable était déchargé. Dis, J.-P., tu pourrais-tu me faire un café, s'il te plaît ? Café pour vous aussi ?
- Non capitaine, merci. Vous pouvez comprendre, les femmes... La panique l'a attrapée et elle a pensé sans la tête et...
- Merci Toni, coupai-je. Monsieur l'inspecteur, j'ai suivi mon instinct. Je suis allée chercher Antonio pour partager ma découverte et avoir son avis sur la conduite à tenir. Lui et moi étions les seules fréquentations régulières de Joe. Ouvrez au moins une enquête pendant que l'affaire est encore chaude.

- Bien sûr que je dépêcherai des agents sur les lieux mais nous croulons sous des dossiers beaucoup plus sérieux. Et même si je voulais accéder à votre requête, la loi prévoit deux jours avant d'entamer des recherches. Si d'ici le treize septembre notre gars ne se manifeste pas, je mettrai en place le dispositif de recherches.

Le policier sirota son café en fermant les yeux. Il posa la tasse devant lui et changea la fréquence de la radio. Radio Nostalgie passait une émission sur le jazz des années soixante. Après quoi, notre interlocuteur pensa à quelque chose et sourit. Nullement inquiet par notre état de panique, il nous dit posément ce qui le faisait sourire : « Il y a des plaisantins vous savez. Un monsieur... Tout ce qu'il y a de plus respectable, je vous rassure. Un monsieur, donc, avait disparu pendant plus de six mois sans donner de nouvelles. Sa femme, qui était assise à la même place que vous, mademoiselle, nous avait apporté une lettre rédigée de sa main qui annonçait qu'il était menacé de mort pour une histoire de dettes de jeux. Il y avait aussi une photo du monsieur mort, vraisemblablement torturé avant d'être tué. Elle était dévastée. Nous avons fait examiner la photo par nos experts, il s'agissait vraiment de sang humain et rien ne laissait présager une supercherie. Nous avons lancé le niveau d'alerte maximum, fouillé ciel et terre, recherché dans tous les coins imaginables. Notre mec avait fondu dans la nature, comme ça ! (Il avait claqué les doigts) Nous avons retrouvé sa trace presque une année plus tard grâce à une ancienne carte de crédit que sa copine de l'époque avait eu l'imprudence d'utiliser. Le veinard se la coulait douce aux Maldives. Il avait économisé patiemment pour pouvoir s'offrir une nouvelle vie avec sa maîtresse. Il en a profité pour quitter sa femme sans laisser de traces. Depuis, cette affaire est restée dans nos mémoires sous le nom de « l'affaire du vacancier ». C'est dire qu'en trente ans dans ce métier, j'ai tout vu. Rentrez chez vous, posez-vous, laissez passer quelques jours puis nous tenterons de vous dénicher votre bonhomme, s'il ne se pointe pas avant. »

Vers la fin de sa longue diatribe, je n'avais plus la tête à ce qu'il disait. Dès qu'il a parlé de lettre, je me souvins qu'il y avait autre chose dans l'enveloppe de Joe. Elle était posée sur mon bureau quand je sortais. Nous prîmes ainsi congé du policier. Toni me déposa chez moi. Je ne saurais dire qui de nous deux était plus anxieux. Je n'étais même pas sûre de savoir s'il était vivant ou vraiment mort.